


Study of the illustration of the sociological concepts of Pierre Bourdieu in two novels by Annie Ernaux

Zeinab Rezvantalab^{✉1}  0000-0001-8361-9666 Masoumeh Mohammadi ²

1. Department of French Language and Literature, Faculty of Foreign Languages and Literatures, University of Tehran, Tehran, Iran. E-mail: z.rezvantalab@ut.ac.ir
2. Department of French Language and Literature, Faculty of Foreign Languages and Literatures, University of Tehran, Tehran, Iran.. E-mail: mas.mohamedi79@gmail.com

Article Info

Article type:

Research Article

Article history:

Received: 10 February
2024

Received in revised form:
01 July 2024

Accepted: 04 July 2024
Published online: July
2024

Keywords:

*Annie Ernaux, Pierre
Bourdieu, domination,
distinction, social
defector, symbolic
violence*

ABSTRACT

This article aims to study two novels by Annie Ernaux, *What They Say or Nothing* (1977) and *The Frozen Woman* (1981), in the light of the ideas of Pierre Bourdieu. These texts explore a society marked by disparities linked mainly to gender and class. By following the analytical-descriptive method, and based on precise quotations extracted from the body of works of Ernaux and Bourdieu, we endeavor to show how the four key concepts of domination, distinction, social defector, and symbolic violence are reflected in Ernauxian work. We therefore underline the characteristics of Annie Ernaux's writing and the images thanks to which she manages not only to concretize and make palpable these abstract concepts and their operating mechanisms, but also and above all to popularize and simplify the model of relations of power and cultural hierarchies influencing society. This study also highlights the parallelisms and intertextual relationships between the literary work of Annie Ernaux and the scientific essays of Pierre Bourdieu, specifying that these similarities and this intellectual affinity do not arise from chance, and that the novelistic creation in Ernaux reveals itself to be conditioned and shaped by the influence suffered from reading the texts of Pierre Bourdieu.


Cite this article: Rezvantalab, Zeinab & Mohammadi, Masoumeh. " Study of the illustration of the sociological concepts of Pierre Bourdieu in two novels by Annie Ernaux ". *Plume*, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises, 2024 20, 39, 165-199, - .DOI: <http://doi.org/doi:10.22129/plume.2024.473642.1302>.



^{✉1} Zeinab Rezvantalab Assistant Professor, Department of French language and literature, University of Tehran, Tehran, Iran.

²- Masoumeh Mohammadi M.A. in French language and Literature, University of Tehran, Tehran, Iran.

Etude de l'illustration des concepts sociologiques de Pierre Bourdieu dans deux romans d'Annie Ernaux

Zeinab Rezvantalab^{✉1}  0000-0001-8361-9666 Masoumeh Mohammadi ²

1. Département de Français, Faculté des Langues et Littératures Etrangères, Université de Téhéran, Téhéran, Iran. E-mail: z.rezvantalab@ut.ac.ir

2. Département de Français, Faculté des Langues et Littératures Etrangères, Université de Téhéran, Téhéran, Iran. E-mail: mas.mohamedi79@gmail.com

Article Info	Résumé
Type d'article: Recherche originale Date de réception : 10 février 2024 Date de révision: 01 juillet 2024 Date d'approbation : 04 juillet 2024 Publié en ligne: juillet 2024	Cet article se propose d'étudier deux romans d'Annie Ernaux, soit <i>Ce qu'ils disent ou rien</i> (1977) et <i>La Femme gelée</i> (1981), à la lumière des idées de Pierre Bourdieu. Ces textes explorent une société marquée par des disparités liées principalement au genre et à la classe. En suivant l'analyse descriptive, et en nous basant sur des citations précises extraites du corps des œuvres d'Ernaux et de Bourdieu, l'on s'attache à montrer comment les quatre concepts clés de domination, distinction, transfuge social, et violence symbolique sont reflétés dans l'œuvre ernauxienne. On souligne donc les caractéristiques de l'écriture d'Annie Ernaux et les images grâce auxquelles, elle parvient à, non seulement concrétiser et rendre palpables ces concepts abstraits et leurs mécanismes de fonctionnement, mais aussi et surtout à vulgariser et simplifier le modèle des relations de pouvoir et des hiérarchies culturelles influençant la société. Cette étude met également en lumière les parallélismes et les rapports intertextuels entre l'œuvre littéraire d'Annie Ernaux et les essais scientifiques de Pierre Bourdieu, précisant que ces similitudes et cette affinité intellectuelle ne découlent pas du hasard, et que la création romanesque chez Ernaux se révèle conditionnée et façonnée par l'influence subie à partir de la lecture des textes de Pierre Bourdieu.
Mots-clés: <i>Bourdieu, Ernaux, Distinction, Domination, Transfuge social, Violence symbolique</i>	

Cite this article: Rezvantalab, Zeinab & Mohammadi, Masoumeh. "Etude de l'illustration des concepts sociologiques de Pierre Bourdieu dans deux romans d'Annie Ernaux ". *Plume*, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises, 2024 20, 39, 165-199, -.DOI: <http://doi.org/doi: 10.22129/plume.2024.473642.1302>.



^{✉1} Zeinab Rezvantalab Assistant Professor, Department of French language and literature, University of Tehran, Tehran, Iran.

²- Masoumeh Mohammadi M.A. in French language and Literature, University of Tehran, Tehran, Iran.

L'écriture et la réflexion sociologique constituent deux domaines profondément interconnectés, enrichissant notre compréhension du monde. En les combinant, nous pouvons acquérir une perspective plus complète et nuancée de la condition humaine. Ensemble, la littérature et la sociologie peuvent engendrer une prise de conscience et un dialogue sur des questions importantes, telles que l'inégalité, l'identité, le changement social, etc. En 1992, dans *Les Règles de l'art*, Pierre Bourdieu reformule l'usage de la littérature en sociologie à sa manière, en distinguant dans *L'Education sentimentale* de Flaubert une sorte de « proto-sociologie » du champ littéraire, le romancier étant selon lui muni d'une « lucidité spéciale ». Bourdieu y attribue un statut privilégié à la littérature par rapport à la science en précisant que « L'œuvre littéraire peut parfois dire plus, même sur le monde social, que nombre d'écrits à prétention scientifique » (Bourdieu, 1992, p. 54).

L'œuvre littéraire d'Annie Ernaux offre l'exemple parfait de ce rapport complémentaire et mutuel ou même de cette fusion fructueuse entre sociologie et littérature. Son roman *La Place* porte comme sous-titre « Éléments pour une ethnologie familiale », ce qui témoigne de façon emblématique de la proximité entre l'écriture d'Ernaux et la science sociale. Durant son cursus de Lettres, Ernaux a participé aux « cours de sociologie à l'Université de Rouen » (Thumerel, 2002, p. 15), dans les années 1963-1964. C'est vers 1972, donc deux ans avant la publication de son premier roman, qu'Ernaux entreprend des lectures sociologiques très en vogue dans le sillage des événements de Mai 68 : « Un livre me poussait comme aucun texte dit littéraire ne l'avait fait, à oser affronter cette histoire, ce livre, c'était *Les Héritiers* de Bourdieu et Passeron, découvert au printemps » (Ernaux, 2003, p. 87). Dans une note intitulée « Bourdieu : le chagrin », publiée le 2 février 2002 dans le journal *Le*

Monde, à l'occasion de son décès, Annie Ernaux indique qu'il a pu influencer la vie de milliers de gens, issus des horizons divers « pour qui la découverte des travaux de Pierre Bourdieu a constitué un tournant dans leur perception du monde et dans leur vie » (Ernaux, 2002). Elle y ajoute : « Les textes de Bourdieu ont été pour moi un encouragement à persévérer dans mon entreprise d'écriture » (Ernaux, 2002). En réponse aux critiques qui accusent Pierre Bourdieu de soumission aux déterminismes sociaux, Ernaux écrit que ce dernier « ne détruit pas l'art, ne le réduit pas, il le désacralise simplement, il en fait ce qui est beaucoup mieux qu'une religion, une activité humaine complexe » (Ernaux, 2002). Toute cette ferveur à soutenir l'engagement intellectuel de Pierre Bourdieu et à promouvoir ses idées de la part d'Annie Ernaux nous encourage à avancer l'idée d'une intertextualité considérable entre leurs œuvres.

Annie Ernaux a donc été lectrice passionnée de Bourdieu, dont le dispositif conceptuel comme les notions de capital symbolique, de distinction, et de champ ont joué un rôle primordial dans la compréhension de la littérature contemporaine. La question fondamentale d'Annie Ernaux est celle de la dénonciation et de la correction, par l'action symbolique de la littérature, des « inégalités criantes ». Interrogée lors d'un entretien avec Alexandre Gefen sur ses positions de gauche, elle indique :

« [L'égalité] est la condition de la liberté et de la fraternité. Où est la liberté quand, par le hasard de la naissance — l'injustice première — on vit dans la précarité, l'éloignement du savoir et de la culture, la condamnation au travail mal payé ? Et sans justice sociale, la fraternité est un leurre, un moment d'émotion nationale sans lendemain » (Ernaux, 2022).

Dans un autre entretien avec Fabrice Thumerel, Annie Ernaux parle de son intérêt pour la sociologie de Pierre Bourdieu :

« Là se produit la rencontre, la révélation pourrais-je dire : Bourdieu analyse implacablement, lumineusement, ce que j'ai vécu, senti. En quelque sorte, ces deux livres [*Les Héritiers* et *La Reproduction*] me permettent de relier les différents points de réflexions, les expériences des années qui précèdent, mon mal-être social, et ils me poussent dans la direction de l'écriture que je sens. Mais il faudra encore plus de dix mois avant que le projet ne commence à se réaliser, car ma voix n'est pas trouvée d'emblée. Ce n'est pas la connaissance seule qui fait écrire » (Thumerel, 2002, p. 89).

Annie Ernaux, chez qui « écrire est profondément lié à [s]a situation sociale en tant qu'individu » (Tondeur, 1996, p. 8), débute sa carrière d'écriture en abordant l'écriture des romans, mais dès la fin des années 1970, elle abandonne le genre romanesque proprement dit pour écrire des récits factuels qui vont la révéler à un large public. Dès le milieu des années 1980, le nom d'Annie Ernaux commence à circuler parmi les chercheuses et chercheurs en sciences sociales. L'intérêt pour son œuvre grandira au fil des livres, parce que son travail fascine les sociologues, d'autant plus qu'elle fonde son écriture sur le constat d'une dégradation complémentaire des valeurs de l'homme et de la société unis par une communauté soumise aux normes au profit des riches. Si dans ses premiers romans, Annie Ernaux procédait à une représentation mimétique de la vie individuelle et sociale, par la suite, elle passe à une tentative de conceptualisation des faits sociaux. En effet, elle tente de simplifier la complexité de la création littéraire en la soumettant à la perception des représentants des classes sociales inférieures, comme celle de ses parents, et en comparant sa situation et celle de sa famille à celle des autres.

On considère comme hypothèse de notre recherche que les œuvres d'Annie Ernaux peuvent être lues comme un dispositif sociologique, cherchant à découvrir des « vérités collectives » liées au genre et à la classe sociale, où les expériences féminines sont façonnées par le capital culturel et social dans le contexte de la société française. Cette approche reflète son engagement en tant qu'auteure-sociologue, où elle explore les interactions entre l'intime et le social dans ses œuvres. En effet, Ernaux considère que l'écriture est toujours un acte politique au sens large, et elle met en lumière des enjeux sociaux et culturels à travers ses récits. Ses travaux constituent un outil d'émancipation, invitant à réfléchir sur la manière dont elle produit du politique et s'inscrit dans les luttes féminines et sociales.

L'analyse des modalités du traitement littéraire par Annie Ernaux de la pensée sociologique de Pierre Bourdieu, notamment à propos des classes sociales et les conséquences de cette hiérarchisation, constitue donc le propos principal de cette recherche. Après avoir extrait les définitions des quatre concepts de domination, distinction, transfuge social, et violence symbolique à partir des théories de Pierre Bourdieu, en tant qu'outil de compréhension du fonctionnement social, on essaie de montrer comment, et grâce à quels procédés descriptifs ou passages narratifs, les romans d'Annie Ernaux reflètent-ils les dynamiques sociales et les structures de classe. Dans la collection abondante et variée d'Ernaux, l'on a opté pour *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *La Femme gelée* (1981) qui, inspirés par l'expérience vécue de l'auteure, se révèlent riches en notions sociales, et remarquables en transmission de connaissances sociologiques.

Antécédents de la recherche :

L'analyse des divers aspects de l'œuvre d'Annie Ernaux, sous multiples points de vue, a bien évidemment fait l'objet d'autres

travaux, réalisés auparavant aussi bien par les chercheurs iraniens que les francophones du monde entier ; on peut en citer quelques exemples parmi les plus fiables : Inga Litvinavičienė a écrit un article, publié en 2007, concernant « Les aspects sociologiques dans l'œuvre d'Annie Ernaux », en se concentrant sur deux de ses romans autobiographiques, à savoir *La Place* (1983), et *Une Femme* (1987), pour y démontrer « le rôle du déterminisme social dans la vie humaine » (Litvinavičienė, 2007, p. 170). Jérôme Meizoz a présenté « Annie Ernaux : posture de l'auteure en sociologue » dans un ouvrage collectif datant de 2012, pour y souligner « les choix génériques et énonciatifs » de l'écrivaine, notamment « le renoncement au roman » et « l'énonciation testimoniale », lui permettant de faire avancer « un projet de type ethno- et sociologique » à travers la fiction (Meizoz, 2012, p. 38). Un autre article, écrit en 2006 par Isabelle Charpentier, montre que l'œuvre d'Annie Ernaux se situe « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... », en y détaillant la « logique croisée de lucidité et d'aveuglement » ainsi que la « délicate posture de l'entre-deux » (Charpentier, 2006) adoptées par l'écrivaine. Une « Étude sociologique du héros problématique » réalisée par des collègues iraniennes, est consacrée à l'examen du concept dans *Les Armoires vides* (1974) et *L'Évènement* (2000). Dans « Le roman familial et reconstruction identitaire chez Annie Ernaux », paru en 2007 dans la *Revue Plume*, l'accent est mis sur l'influence du changement de classe sur les conflits psychologiques et intérieurs de l'écrivaine, et leur reflet dans ses romans. Mohammad Kianidoust, s'est pour sa part intéressé à « L'Étude du complexe d'infériorité dans l'œuvre d'Annie Ernaux », pour y « décrypter le rôle compensatoire que joue l'écriture dans le traitement » (Kianidoust, 2019, p. 155) de ce complexe. Mais l'originalité de notre étude se situe au niveau de

l'évocation de la riche intertextualité entre les textes d'Annie Ernaux et ceux de Pierre Bourdieu, appuyée par plusieurs citations et correspondances, et l'étude de quatre concepts précis, choisis expressément à travers les nombreuses idées sociologiques contenues dans leurs œuvres.

1. La sociologie de Pierre Bourdieu :

Le cadre historique de la vie de Pierre Bourdieu est marqué par différents événements socio-politiques. On peut constater dans les années 50 la fin du stalinisme, puis la guerre froide et l'opposition idéologique des blocs capitaliste et socialiste. Dans les années 60, on témoigne des revendications aboutissant au mouvement de décolonisation. Du point de vue économique, la France entre dans les « Trente Glorieuses », une période de prospérité durant laquelle, la production de masse et la vaste consommation donnent l'impression de l'amélioration générale du niveau de vie. Les courants philosophiques comme la phénoménologie et le structuralisme, qui pénètre différents domaines comme la linguistique, la philosophie, et l'anthropologie, influencent Pierre Bourdieu. Le marxisme, de même que l'existentialisme de Sartre occupent une place importante dans le courant des idées de cette période.

C'est dans un tel contexte sociopolitique et intellectuel que Pierre Bourdieu commence son travail, formé d'abord à la philosophie, et se tournant ensuite vers l'anthropologie : « Je me pensais comme philosophe et j'ai mis très longtemps à m'avouer que j'étais devenu ethnologue » (Bourdieu, 1987, p. 16). Il a fondé ce qu'il appelait « Structuralisme génétique ou Structuralisme critique », défini de cette façon :

« Si j'aimais le jeu des étiquettes [. . .] je dirais que j'essaie d'élaborer un structuralisme génétique : l'analyse des structures objectives - celles des différents champs est inséparable de l'analyse

de la genèse au sein des individus biologiques des structures mentales qui sont pour une part le produit de l'incorporation des structures sociales et de l'analyse de la genèse de ces structures sociales elles-mêmes. » (Bourdieu, 1987, p. 24)

Pierre Bourdieu tient surtout à marquer la distance qu'il a prise par rapport aux idées de ses prédécesseurs, notamment Saussure ou Lévi Strauss, en indiquant ses points de distinction, et en introduisant l'expression de « Structuralisme constructiviste » :

« Si j'avais à caractériser mon travail en deux mots [. . .], je parlerais de *constructivist structuralism* ou de *structuralist constructivism*, en prenant le mot "structuralisme" en un sens très différent de celui que lui donne la tradition saussurienne ou lévi-straussienne. Par "structuralisme" ou "structuraliste", je veux dire qu'il existe dans le monde social lui-même, et pas seulement dans les systèmes symboliques, langage, mythes, etc., des structures objectives, indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par "constructivisme", je veux dire qu'il y a une genèse sociale d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action [. . .], et d'autre part des structures sociales. » (Bourdieu, 1987, p. 147)

La théorie sociologique de Bourdieu s'articule donc autour de deux thèmes principaux : « les mécanismes de la domination et la logique des pratiques d'agents sociaux dans un espace social inégalitaire et conflictuel » (Bonnewitz, 1998, p. 11).

Jusqu'ici nous pouvons voir qu'il y a des concepts sociologiques qui sont récurrents dans les idées de Pierre Bourdieu, et il convient de reprendre ces concepts tels qu'ils ont été définis et révisés par ce dernier.

1.1. La domination :

Le mot « domination » vient du latin *dominare*, qui représente « l'exercice de la souveraineté par le *dominus*, qui est le maître des lieux et des âmes » (Messu, 2012). Il s'agit d'un concept central en sciences sociales, dont la définition et le fonctionnement comportent des nuances chez les différents sociologues. Max Weber définit la domination, dans son sens le plus général, comme « la possibilité de contraindre d'autres personnes à infléchir leur comportement en fonction de sa propre volonté » (Weber, 1971, p. 44). La domination, pouvant procéder de l'usage de la force physique ou psychique, s'exerce sur divers plans : politique, économique, intellectuels, etc. C'est ainsi que Marx et Engels affirment que « les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes » (Marx & Engels, 1976, p. 44). Foucault, pour sa part, a évoqué l'existence des réseaux de « micro-pouvoir » s'exerçant à différentes échelles à l'intérieur de la société. Toutefois, la classe dominée peut tenter de se révolter contre la classe dominante, même si selon Lukacs « la fausse conscience » lui fait obstacle, et suivant les idées d'Adorno « l'industries culturelle », ainsi que « la répression sexuelle » au cours de la prime éducation selon les termes de Marcuse, jouent un rôle considérable dans le contrôle de son mouvement (Mauger, 2015).

Pierre Bourdieu n'est donc ni le premier ni le seul à aborder la notion de domination, ou les rapports entre dominants et dominés. Il pense la société à travers ce concept qui s'observe, selon lui, dans toutes les pratiques de la vie, depuis les plus banales et les plus insignifiantes jusqu'aux stratégies mises en œuvre par les agents sociaux, dans les différents champs où ils occupent des positions inégales. Il revient aux sociologues d'« objectiver ces rapports de domination, d'en dévoiler les mécanismes en fournissant, dans un même mouvement, les outils intellectuels et pratiques permettant aux

dominés d'en contester la légitimité » (Bonnewitz, 1998, p. 2). Bourdieu n'a pas manqué d'attirer l'attention sur la contribution des dominés à leur propre domination, car si les dominés ne se rebellent pas contre la domination qu'ils subissent, ce n'est pas seulement par peur de la répression (policière, militaire, parentale, maritale, etc.), mais aussi parce qu'ils tendent à accepter leur situation comme « [allant] de soi » (Bourdieu, 1994, p. 156), à la percevoir comme étant inscrite dans « l'ordre des choses » (Bourdieu, 1991, p. 8). Bourdieu essaie de dévoiler la réalité de cette domination, de son acceptation, et souligne que celle-ci ne doit pas être déterminé dans la société.

1.2. La distinction :

Le concept de distinction résulte en effet des différences entre les classes sociales au niveau de la possession du capital économique et du goût culturel. Autrement dit, la distinction serait la conséquence de la différenciation, et les stratégies de distinction animent la lutte des classes dans le domaine culturel. Dans l'introduction d'un essai portant le même titre, Bourdieu indique : « Les besoins culturels sont le produit de l'éducation : l'enquête établit que toutes les pratiques culturelles [...] et les préférences en matière de littérature, de peinture ou de musique, sont étroitement liées au niveau d'instruction et secondairement à l'origine sociale » (Bourdieu, 1979, p. 1). C'est ainsi que la classe dominante se distingue de la classe dominée par le refus des usages communs, par la fréquentation des musées, de l'opéra, des bibliothèques, et par l'achat des objets de grande valeur (à ses propres yeux, bien sûr), et des produits culturels tels que les livres. Ceci montre que l'accès aux biens culturels au niveau de la société est fortement inégalitaire. Cette inégalité, résultant certainement d'une inégalité économique, est aussi et surtout le reflet des stratégies de distinction.

« Les occasions de mettre en scène la distinction sont inépuisables, même dans les pratiques les plus banales : vêtement, décoration intérieure, tourisme, loisir, sport, cuisine. Ainsi, comme l'écrit P. Bourdieu dans *La Distinction*, les goûts sont aussi des dégoûts : les goûts fonctionnent à la fois comme facteurs d'intégration, attestant l'appartenance à une classe, mais aussi comme facteur d'exclusion » (Bonnewitz, 1998, p. 85).

La position de la classe dominante se maintient par les stratégies de distinctions, c'est-à-dire qu'elle définit et impose le « bon goût » dans la société et qu'elle essaie de garder un écart distinctif avec les pratiques réservées à la classes dominée.

1.3. Le transfuge social :

Le terme « transfuge social » s'utilise lorsque des personnes accèdent à une classe sociale différente de celle dont ils proviennent. Le transfuge social peut être dans les formes de l'ascension social ou au contraire le déclassement social. Les individus rompent avec l'héritage social et culturel qu'ils possèdent et parviennent à construire des dispositions culturelles ou économiques nouvelles au cours de la transformation qu'ils subissent lors des socialisations secondaires. Le transfuge entraîne donc le changement des valeurs.

Pierre Bourdieu, fils de paysans habitant dans « un petit village du Béarn particulièrement reculé » (Bourdieu, 2004, p. 109), en parvenant à intégrer l'Ecole normale supérieure et plus tard le Collège de France, a lui-même subi le transfuge social entre son milieu d'origine et son milieu d'arrivé. Dans *Esquisse pour une auto-analyse*, il aborde cette expérience vécue et tente d'expliquer son cheminement intellectuel. En faisant allusion d'abord à l'ascension sociale de son père, Pierre Bourdieu se qualifie de « transfuge fils de transfuge » (Bourdieu, 2004, p. 109). En raison de ce changement, Bourdieu se sent séparé de son milieu social et des gens de son

alentour par « une sorte de barrière invisible », tout comme son père se sentait « séparé de ces paysans et ouvriers au milieu desquels il vivait sa condition de petit fonctionnaire pauvre » (Bourdieu, 2004, p. 110). Le transfuge social provoque chez Bourdieu le sentiment de la culpabilité à l'égard des gens de son milieu précédent, tout en se sentant toujours fidèle à ce milieu, car il en dit : « [ce milieu] dont je participais malgré moi à travers la blessure des insultes et des plaisanteries agressives de certains de mes camarades d'école (Bourdieu, 2004, p. 111). On trouve également chez lui un sentiment de culpabilité à l'égard de son père : « Bien que je sache qu'il aurait été très fier et très heureux, je fais un lien magique entre sa mort et ce succès ainsi constitué en transgression-trahison (Bourdieu, 2004, p. 138).

Le transfuge social qui est donc marqué par les sentiments de culpabilité et de trahison, se caractérise par une conversion parfois totale de la classe sociale et aussi une transformation des goûts et des *habitus* de la personne. Ce fait est la conséquence du racisme social, c'est-à-dire que la personne issue de la classe inférieure se confronte avec des paroles et des gestes humiliants qui l'obligent à changer de classe. Ceci est clairement expliqué par Pierre Bourdieu :

« En France, le fait de venir d'une province lointaine, surtout lorsqu'elle est située au sud de la Loire, confère un certain nombre de propriétés qui ne sont pas sans équivalent dans la situation coloniale. L'espèce de rapport d'extériorité objective et subjective qui en résulte favorise une relation très particulière aux institutions centrales de la société française et en particulier au monde intellectuel. Il y a des formes plus ou moins subtiles de racisme social qui ne peuvent pas ne pas éveiller une certaine forme de lucidité ; le fait d'être constamment rappelé à son étrangeté incite à percevoir des choses que d'autres peuvent ne pas voir ou sentir. Cela

dit, il est vrai que je suis un produit de l'École normale qui a trahi l'École normale. » (Bourdieu, 1992, p. 177).

1.4. La violence symbolique :

Dans la sociologie bourdieusienne, le concept de « violence symbolique » s'utilise lorsque la classe dominante cherche à imposer à la classe dominée des croyances et des valeurs qui ne servent en réalité que ses propres intérêts. Aussi, les dominants tentent-ils de légitimer leur pouvoir et de contrôler la perception de la réalité par les dominés. La violence symbolique est différente de la violence physique ou du harcèlement verbal, incluant un « usage anémique du corps (cris, gestes désordonnés, etc.) » et surtout une espèce de « contact direct entre les adversaires » (Bourdieu, 1979, p. 271). La violence symbolique est une violence douce, exercée avec la complicité des victimes :

« La violence symbolique est cette coercition qui ne s'institue que par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut manquer d'accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments qu'il a en commun avec lui » (Bourdieu, 1997 : 245).

Certes le mot symbolique ne dit pas que cette forme de violence n'est pas sans effet réel, ni qu'elle s'avère purement spirituelle. Cette violence est subtile et invisible de manière à s'inscrire « durablement dans les corps des dominés, sous la forme de schèmes de perception et de dispositions » (Bourdieu, 1997 : 245). Elle est donc bien réelle, et a des effets concrets sur les individus ou les groupes sociaux. On peut voir les conséquences de cette violence dans les inégalités sociales et la reproduction des rapports de domination. En effet, bien que la violence symbolique ne soit pas visible autant que la violence physique, elle est profondément ancrée dans les structures mentales

et sociales. Rappelons ici que Pierre Bourdieu était contre la tradition kantienne, séparant corps et esprit, il insiste au contraire sur le fait que « les structures cognitives ne sont pas des formes de conscience mais des dispositions du corps » (Bourdieu, 1997 : 253-254).

La violence symbolique revient donc à accepter un « ensemble de présupposés fondamentaux, préréflexifs, que les agents sociaux engagent par le simple fait de prendre le monde comme allant de soi, c'est-à-dire comme il est, et de le trouver naturel, ils lui appliquent les structures cognitives qui découlent des structures intrinsèques de ce monde » (Bourdieu 1993, p. 143). C'est ainsi que la violence symbolique, basée sur la méconnaissance des agents sociaux, entraîne deux conséquences importantes : d'abord la normalisation et la naturalisation de son exercice ainsi que la diffusion « sous le couvert de l'universel [d']un point de vue politique particulier, celui des dominants » (Landry, 2006, p. 88), ensuite :

« L'exclusion de toute une gamme de possibles politiques et sociaux en présentant comme évident, acquis et établis une fois pour toutes ce qui, en réalité, appartient à la vision du monde que partagent les forces sociales dominantes. Cette survalorisation du point de vue des dominants traduit une distribution inégale des idées et des options politiques dans l'espace public » (Landry, 2006, p. 88).

2. L'illustration des concepts sociologiques de Bourdieu à travers l'œuvre littéraire d'Ernaux :

Loin de croire que cela reviendrait à réduire la portée esthétique de son entreprise littéraire, Annie Ernaux avait plutôt accueilli de manière favorable l'idée qui affirmait qu'« Annie Ernaux, c'est Bourdieu en roman », tout en essayant d'élargir son champ d'influence au-delà du genre romanesque, vers « une forme littéraire ». Partant de la même constatation, l'on va essayer de présenter par la suite le reflet, la résonance et l'illustration des

concepts sociologiques théorisés par Pierre Bourdieu dans l'œuvre littéraire d'Annie Ernaux.

2.1. La domination :

Dans un entretien réalisé par Isabelle Charpentier en 2002, Annie Ernaux déclare clairement : « J'ai le sentiment qu'il y a en effet une sorte de cheminement parallèle entre la sociologie de la domination, pour le dire vite, et mes travaux » (Charpentier, 2005, p. 159). La vie même d'Annie Ernaux, telle qu'elle se reflète à travers son écriture, apparaît comme l'expérience de la domination à tous les âges, à tous les niveaux. Ernaux a vécu la domination aussi bien au sein de la famille, qu'en société. Dans sa famille, appartenant à la classe inférieure, elle se sent obligée de se plier aux attentes et mœurs du milieu modeste, mais cela se trouve souvent en contradiction avec ses propres aspirations spirituelles et culturelles. Dans la société, puisqu'elle est une femme, elle se confronte constamment à l'inégalité dans les rapports de genre. Tout de même cela ne l'a pas empêché de faire de cette domination l'une des principales thématiques de son œuvre ; elle a utilisé l'instrument des dominants pour expliquer la domination qu'elle a subie, puisque « la langue, l'écriture, le langage, ce sont les ressources et les instruments de la culture dominante. C'est ce que Jean Genêt avait appelé 'la langue de l'ennemi' » (Charpentier, 2005, p.164).

À l'image de son expérience vécue, la domination décrite dans les œuvres d'Annie Ernaux se présente sous deux formes : la domination masculine, subie par les personnages féminins ; et la domination sociale, illustrée par la hiérarchie, subie par les individus issus de la classe inférieure de la société. Parfois, un même personnage peut être condamnée à toutes les deux formes de domination, comme c'est le cas de la narratrice de *La Femme gelée*, lorsqu'elle se compare à une amie, issue d'une famille aisée, ayant une mère douce et belle

: « Qu'est-ce qui me séparait le plus d'Hilda et de sa joyeuse indolence à ce moment-là, des mères différentes ou la condition sociale. Les deux » (Ernaux, 1981, p. 106).

2.1.1. La domination sexuelle :

D'après Annie Ernaux, dans un monde patriarcal, la femme est condamnée à renoncer à ses aspirations, à son désir de liberté. Le titre du roman *La Femme gelée* est une allusion à l'état de la femme qui se perd dans le courant répétitif et monotone de la vie : « [...] les années d'apprentissage. Après c'est l'habitude. Une somme de petits bruits à l'intérieur, moulin à café, casseroles, prof discrète, femme de cadre vêtue Cacharel ou Rodier au-dehors. Une femme gelée » (Ernaux, 1981, p. 180). On peut constater que cette idée de la domination existe également dans la théorie décrite par Pierre Bourdieu en 1998, dans *La Domination masculine*. Cependant, chez Bourdieu, le fonctionnement et les caractéristiques de l'ordre sexuel sont institués par des observations, alors que chez Ernaux, ils proviennent principalement de ses expériences personnelles.

Selon Pierre Bourdieu, « La différence biologique entre les sexes, entre le corps masculin et féminin, [...] peut ainsi apparaître comme la justification naturelle de la différence socialement construite entre les genres et en particulier de la division sexuelle du travail » (Bourdieu, 1998, p. 16). Cette idée est illustrée par Annie Ernaux lorsqu'elle met ces paroles dans la bouche de la narratrice de *La Femme gelée* : « Les hommes remuent le monde, le font trépider autour de mes dix ans. Ils construisent des routes, réparent des moteurs tandis que les femmes ne font que des petits bruits à l'intérieur des maisons » (Ernaux, 1981, p. 49) ou encore lorsqu'elle affirme : « Le matin, papa part à son travail, maman reste à la maison, elle fait le ménage, elle prépare un repas succulent » (Ernaux 1981, p. 16). Une telle division des tâches ne satisfait pas la mère de

la narratrice qui lui propose de se trouver un bon travail : « 'Il faut être bien armée pour la vie d'abord'. Naïveté de ma mère, elle croyait que le savoir et un bon métier me prémuniraient contre tout, y compris le pouvoir des hommes » (Ernaux, 1981, p. 40). En effet, suivant une telle division, les rôles qui sont plus importantes, bénéficiant d'un statut social plus élevé sont toujours confiés aux hommes, et le problème vient du fait que ceci constitue l'introduction à la domination masculine, et prépare le lecteur à accepter « cette idée que les petites filles sont des êtres doux et faibles, inférieurs aux garçons. Qu'il y a des différences dans les rôles » (Ernaux, 1981, p. 31).

D'après Pierre Bourdieu, « La soumission féminine paraît trouver une traduction naturelle dans le fait de s'incliner, de s'abaisser, de se courber, de se sous-mettre » (Bourdieu, 1998, p. 33). C'est ainsi qu'Annie Ernaux parle des « Femmes fragiles et vaporeuses, fées aux mains douces, petits souffles de la maison qui font naître silencieusement l'ordre et la beauté, femme sans voix, soumises » (Ernaux, 1981, p. 9). Dans la société, l'éducation des filles « les prépare [...] à entrer dans le jeu par procuration, c'est-à-dire dans une position à la fois extérieure et subordonnée, et à accorder au souci masculin » (Bourdieu, 1998, p. 86). C'est exactement ce qui est vécu par le personnage féminin du roman *Ernauxien* qui « [a] accepté comme une évidence d'être en dessous et offerte », puisqu'on lui a appris que « quand on aime un homme on accepte tout de lui » (Ernaux, 1981, p. 69).

Une telle soumission ne peut être vécue sans entraîner des conséquences sur la mentalité des filles, puisque « Le fait d'être sans cesse conscient de son corps, d'être toujours exposé à l'humiliation ou au ridicule » les oblige à entreprendre des actes malgré elles rien que pour se sauver de ce sentiment d'infériorité : « Mon corps m'a

paru laid pour la première fois (Ernaux, 1977, p. 120). Ainsi, « La prétendue 'féminité' n'est souvent pas autre chose qu'une forme de complaisance à l'égard des attentes masculines, réelles ou supposées, notamment en matière d'agrandissement de l'ego » (Bourdieu, 1998, p. 73). C'est pourquoi la narratrice de *La Femme gelée* nous raconte sur un ton malheureux : « Je dépense une partie de mon énergie à me façonner une image séduisante. Avec quelle platitude, quelle application je me jette sur tous les signes extérieurs de la bonne féminité » (Ernaux, 1981, p. 65). Et encore cela ne suffit pas, puisque le jeune coiffeur lui conseille : « Vous devriez vous coiffer comme ça. Il me montrait une fille sur la couverture de *Nous Deux* » (Ernaux, 1981, p. 85).

2.1.2. La domination sociale :

Dans la sociologie de Pierre Bourdieu, la domination sociale désigne le processus complexe dans lequel les relations de pouvoir et d'influence façonnent les inégalités au sein de la société. Ces inégalités se ressentent à fond dans cet extrait du roman *Ce qu'ils disent ou rien* où l'on témoigne de la différence entre la destination de vacances chez les enfants des familles aisées et les enfants des ouvriers d'usine, qui en réalité ne partent nulle part, puisqu'ils doivent économiser pour pouvoir payer les dettes :

« Les vacances aussi font une petite différence, avant la sortie et à la rentrée. Céline devait aller en Yougoslavie, après on oublie, on redevient pareils. Je ne partirais pas sur la Côte comme disait une fille, laquelle Côte, ni en Yougoslavie. Il y a encore deux années pour finir de payer la maison. Dix ans pour payer trois pièces et un jardin, j'avais presque huit ans, ça me paraît une éternité de sous, et encore ce n'est pas à nous complètement » (Ernaux, 1977, p. 18).

Le problème c'est que l'aisance chez les uns et la pauvreté chez les autres ne provient pas de la différence dans le temps consacré au

travail ou dans l'effort conjugué ; la grand-mère de la narratrice avait pourtant commencé à travailler assez jeune : « Tu crois que c'était bien de travailler à quatorze ans [...] ? (Ernaux, 1977, p. 64), et encore elle avait travaillé très dur : « Le dimanche après-midi, quand elle travaillait à l'usine textile, elle était si flapie qu'elle dormait tout habillée sauf ses bas, jusqu'à cinq heures » (Ernaux, 1977, p. 60).

Dans son analyse des rapports sociaux, Bourdieu met en lumière la manière dont les structures de domination sont ancrées dans notre vie. D'une part, nous pouvons voir la domination dans les divisions objectives de la société, comme les classes sociales, les ethnies ou les genres, qui sont des structures établies et reconnues dans le monde réel. Ces divisions créent des groupes dominants et dominés, où les dominants imposent leurs valeurs et normes aux dominés. D'autre part, nous pouvons constater que les manières de penser et de percevoir le monde constituent un système de dispositions durables et transférables qui oriente leur perception et actions dans le monde social. Ainsi, une condition sociale défavorable est montrée comme étant une condamnation, un déterminisme auquel on ne peut échapper :

« 'Dites-moi mes petites filles, qu'est-ce que vous voulez faire plus tard. Fermière, oui, secrétaire, très bien tout ça'. Et elle demandait pourquoi, elle nous guidait. A moi elle m'a coupé la chique : 'Tu seras épicière comme ta maman sûrement !' Je n'en revenais pas, moi qui croyais dire institutrice. Elle savait certainement mieux que moi. Tant pis [...] deux vérités d'un coup, que fille d'épicière j'étais, fille d'épicière je serais et que poulotter des mômes, pousser un landau, dans l'ordre des destins il n'y avait pas au-dessus » (Ernaux, 1981, p. 54).

Même quand on essaie de tout faire pour changer sa condition, on n'est pas sûr d'atteindre le résultat souhaité, comme si le grand

bonheur, la réussite était héréditaires : « Médecine, évidemment son père est chirurgien à celle-là. Sciences po, ah ! et ça mène à quoi ? A tout, tu ne savais pas ? Elles se foutent du métier, ce sont les études qui les intéressent. Moi je cours les centres de documentation, comment faire pour être prof, instit, assistante sociale, combien d'années d'études, les débouchés. Et incertaine à pleurer devant toutes les voies possibles » (Ernaux, 1981, p. 105).

Ainsi, selon Bourdieu, la pensée est façonnée par des rapports qui sont à la fois inscrits dans la réalité concrète de la société et dans les esprits des individus. Les dominés, en intériorisant ces divisions et ces schèmes, participent sans le savoir à la perpétuation de leur propre domination. C'est un processus subtil où la domination est maintenue non seulement par la force ou la contrainte, mais aussi par l'acceptation et la reconnaissance des structures de pouvoir comme étant naturelles et légitimes. Il y a donc une frontière nette entre les dominants et les dominés, et l'on tient à respecter cette frontière, à ne pas la franchir : « Les surbours, mais qui m'inviterait, seules les filles de dentistes, gros commerçants et ingénieurs en font, les anciennes chochottes, ce ne sont pas mes amies. On ne se mélange pas dans une petite ville de huit mille habitants » (Ernaux, 1981, p. 83).

2.2. La distinction :

Conformément au concept de distinction, les personnes dotées d'un capital culturel important (éducation, intellect, style de langage, style vestimentaire, etc.) participent à la définition de ce qui constitue le bon goût au sein de leur société. En revanche, les personnes possédant un capital culturel plus modeste acceptent comme naturel et légitime le bon goût tel qu'il a été établi par la classe dominante. La distinction bourdieusienne est présente dans les œuvres d'Annie

Ernaux, sous deux formes : la distinction sexuelle et la distinction sociale.

2.2.1. La distinction sexuelle :

La distinction se pratique au niveau sexuel lorsque ce sont les hommes qui ordonnent le goût aux femmes, autrement dit c'est la classe masculine qui établit les règles de bonne tenue, de bon comportement, de belle silhouette pour la classe féminine. Les femmes, en tant que dominées se voient obligées de suivre ce goût, sinon il y aura un grand prix à payer : « [...] sinon je ne plairai jamais à aucun garçon, je ne serai jamais aimée et la vie ne vaudra pas la peine d'être vécue » (Ernaux, 1981, p. 63). Dans ses romans, Annie Ernaux dresse un tableau bien parlant de ces règles imposées aux femmes pour parvenir à satisfaire les hommes :

« - Les poils aux pattes ce n'est pas beau. Tu devrais mettre du vernis sur tes ongles de pieds. On te voit trop les cuisses quand tu t'assois. Le corps tout le temps sous surveillance, encarcanné, brusquement éclaté en des tas de morceaux, les yeux, la peau, les cheveux, dont il fallait s'occuper un à un pour atteindre l'idéal » (Ernaux, 1981, p. 67).

Selon Pierre Bourdieu, la raison peut provenir des « différences mentales et comportementales entre les sexes, [...] des comportements quotidiens qui enferment d'innombrables rappels à l'ordre imperceptibles » (Bourdieu, 1998, p. 65). Et Annie Ernaux indique non sans ironie que « pour les petites filles, [ça] consiste à ne pas hurler comme une marchande de poisson, à dire zut ou mercredi, à ne pas traîner dans la rue » (Ernaux, 1981, p. 35), puisque : « Garçon au désir libre, pas toi ma fille, résiste ! » (Ernaux, 1981, p. 96).

Il s'agit également de la plus grande liberté et l'aisance considérable que les hommes s'accordent par rapport aux femmes.

Ce phénomène est visible quand les femmes sont encouragées à s'occuper des tâches qui conviennent à leur sexe, et en s'interdisant les pratiques et conduites propres aux hommes. Bourdieu a évoqué certaines de ces interdictions en ces termes : « [...] les poses ou les postures relâchées, comme le fait de se balancer sur son siège ou de mettre les pieds sur le bureau, que s'accordent parfois les hommes – de haut statut –, au titre d'attestation de pouvoir ou, ce qui revient au même, d'assurance, sont à proprement parler impensables pour une femme » (Bourdieu, 1998, p. 35). Les femmes subissent ainsi la séparation et la discrimination dans la société, et ceci est également au niveau des hautes études, comme Bourdieu confirme :

« Plus nombreuses que les garçons à obtenir le baccalauréat et à faire des études universitaires, les filles sont beaucoup moins représentées dans les sections les plus cotées, leur représentation restant très inférieure dans les sections scientifiques alors qu'elle va croissant dans les sections littéraires [...] certaines spécialité (mécanique, électricité) étant pratiquement réservées aux garçons » (Bourdieu, 1998, p. 98).

Cette réalité n'est pas ressentie sans douleur par l'héroïne ernausienne :

« Mais je découvre qu'il existe des études pour femmes et des études pour hommes, "la littérature, les langues, rien que des nanas", [...]. "Pour un homme il vaut mieux faire des sciences", c'est une fille qui me l'assure. Je ne voyais pas pourquoi, toujours le même mal fou à admettre les différences que je ne sentais pas » (Ernaux, 1981, p. 387).

Pierre Bourdieu va jusqu'à utiliser le mot monopole en précisant certains comportements réservés à la classe masculine dominante : « Regarder au visage, dans les yeux, prendre la parole publiquement – sont le monopole des hommes ; la femme, à l'écart des lieux

publics, de son regard (elle marche en public les yeux baissés vers ses pieds) et de sa parole » (Bourdieu, 1998, p. 23). La même idée est illustrée par Annie Ernaux lorsqu'elle dessine la différence abyssale entre mari et femme dans une situation de conversation : « [...] monsieur père si bien si forte personnalité, autorité naturelle, cadre supérieur, s'impose comme meneur de conversations, mais madame mère, délicieuse, embijoutée, ne rêve pas, elle écoute son mari et pouffe à ses saillies » (Ernaux, 1981, p. 126).

2.2.2. La distinction sociale :

La distinction est observable au niveau des pratiques et comportements ; la classe dominante, disposant de différentes sortes de capital occupe un rang plus élevé, au niveau des loisirs par exemple, que la classe dominée dépourvue souvent des moyens les plus essentiels pour la vie, se contentant de la survie. Ainsi, il y a une séparation spatiale et émotionnelle entre la classe aisée cherchant toujours plus de plaisirs et la classe inférieure courant à ses nécessités.

Pour la classe ouvrière, la réussite dans les études est comme une clé du bonheur : « Elle se dit que bientôt j'irai au lycée, et le reste elle s'en fiche. Parce qu'elle a été ouvrière d'usine » (Ernaux, 1977, p. 133). Ainsi lorsque la narratrice de *Ce qu'ils disent ou rien* fait une comparaison entre ses parents et ceux de son amie, elle se plaint : « N'ont que leur certificat d'études mais mille fois plus chiant là-dessus que les parents de Céline, ingénieurs, quelque chose comme ça, c'est vrai qu'eux, ils n'ont pas besoin de hurler, ils sont l'exemple vivant de la réussite, tandis que les miens qui sont ouvriers, il faut que je sois ce qu'ils disent, pas ce qu'ils sont » (Ernaux, 1977, p. 10). Toutefois, il en est autrement quand il s'agit du goût pour la lecture ; la lecture générale ou la lecture pour le plaisir ne fait pas partie des soucis de la classe inférieure, c'est pourquoi lorsque la

narratrice emprunte *L'Étranger* d'Albert Camus à la bibliothèque et qu'elle se met à le lire, son père s'inquiète : « Il a crié, les livres, les livres, c'est pas une façon d'être toujours dans les livres, moi, je trouve pas ça sain » (Ernaux, 1977, p. 54). L'on comprend mieux une telle attitude lorsqu'on se réfère à Pierre Bourdieu, selon qui « toutes les pratiques culturelles (fréquentation des musées, des concerts, des expositions, lecture, etc.) et les préférences en matière de littérature, de peinture ou de musique, sont étroitement liées au niveau d'instruction (mesuré au titre scolaire ou au nombre d'années d'études), et secondairement à l'origine sociale » (Bourdieu, 1979, p. 1). Ainsi, le père de la narratrice considère que la lecture des romans revient à « perdre son temps à des menteries » (Ernaux, 1981, p. 24), lui-même se contentant de lire quelque fois les journaux : « La lecture c'est pas son fort, juste *Paris-Normandie*, un peu *France-Soir* » (Ernaux, 1977, p. 11). C'est ainsi qu'Annie Ernaux décrit les expériences traumatisantes liées à la distinction sociale affectant constamment les personnages de ses romans.

L'on voit donc que les deux formes de distinction théorisées par Bourdieu sont ancrées dans les écrits littéraires d'Annie Ernaux. Elles trouvent leurs racines dans les normes et traditions de la société ; la distinction sexuelle résultant des différences biologiques, et la distinction sociale basée sur les préférences esthétiques des classes dominantes. Bourdieu avance l'idée que les goûts, susceptibles d'être analysés sociologiquement, sont également façonnés par la société. Il démontre que la répartition des préférences en matière d'art, de musique, de gastronomie, etc., est structurée selon la différence de classe. Il souligne que le pouvoir des hommes leur permet de définir, imposer et maintenir des normes qui favorisent les hommes dans la société, reléguant les femmes à un rôle secondaire. Cette stratégie, jugée socialement nécessaire, prive les

classes inférieures du capital culturel pour forger et définir leur propre univers. Bien que les femmes et les membres des classes inférieures établissent leurs propres interprétations des droits et des obligations, ces dernières sont toujours subalternes aux normes de la classe supérieure, perpétuant ainsi la distinction entre les genres ou entre les classes.

2.3. Le Transfuge social :

Comme il a été souligné précédemment, Annie Ernaux, fille de commerçants normands modestes, provient d'un environnement rural ; et elle est la première de sa lignée à poursuivre des études supérieures. C'est pourquoi elle se considère comme un « transfuge social » et elle a repris à maintes reprises cette expérience de transfuge dans ses œuvres en affirmant qu'« Écrire était ce que je pouvais faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe » (Ernaux, 2003, p. 48).

Le mot « transfuge » est issu du latin « trans » signifiant au-delà, et « fugere » au sens de fuir. Le transfuge social désigne donc pour Ernaux la désertion de sa classe sociale d'origine au profit d'une classe sociale supérieure, qu'elle a pu atteindre grâce aux études, à l'enseignement et à l'écriture, c'est concrètement « le passage d'un monde à un autre » (Charpentier, 2005, 161). Ainsi, Ernaux, en se considérant peut-être comme une traîtresse, a choisi de mettre en épigraphe de *La Place* cette citation de Jean Genet qui dit : « Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi ». En effet, le phénomène de transfuge social, ou « une transformation profonde de la classe » selon les termes de Bourdieu (Bourdieu, 1979, p. 120), a engendré chez Ernaux des sentiments de culpabilité et de trahison vis-à-vis de sa classe d'origine. C'est pour cette raison qu'elle se qualifie d' « égocentrique, soucieuse de sa petite personne, mal élevée au fond » (Ernaux, 1981, p. 123).

Toutefois, elle sait que le progrès se trouve justement dans ce changement de classe, et elle n'a d'autre solution pour réussir que d'essayer d'échapper au sort qui lui est réservé : « Mes parents [...] être mieux qu'eux, ça me plairait, vivre comme eux il faudrait être cinglée pour le désirer. [...] c'est moche d'être ouvrier. (Ernaux, 1977, p. 109). C'est exactement le point sociologique exprimé par Bourdieu : « [...] chaque groupe s'efforce de maintenir ou de changer sa position dans la structure sociale ou, plus exactement, à un stade de l'évolution des sociétés divisées en classes où l'on ne peut conserver qu'en changeant, de changer pour conserver » (Bourdieu, 1979, p. 176).

Bourdieu explique la distance entre la classe sociale primaire et la classe sociale acquise par la personne de la transfuge comme « une prise de distance intentionnelle qui redouble, par l'exhibition, la liberté » (Bourdieu, 1979, p. 59). Et Ernaux attribuant l'expression de « l'écriture de la distance » à son œuvre, indique que cette forme d'écriture est pour elle une façon d'objectiver sa situation : « Distance avec mes parents survenue à l'adolescence, distance de l'enfant que j'avais été avec la femme adulte que j'étais devenue, distance entre le monde d'origine et le monde bourgeois, intellectuel, entre la culture originelle et celle de maintenant qui me permet d'écrire. (Ernaux citée par Mauger, 2005, p. 165). Avec le roman *La Place*, Ernaux parvient à se soulager de la douleur ressentie par cette distance, elle réussit à se conformer à une forme d'arrachement au monde dominé de son père, pour entrer dans le monde dominant ; c'est ce qui lui permettra plus tard d'« Écrire dans la distance, objectiver, sans jugement de valeur » (Ernaux citée par Mauger, 2005, p. 166).

Dans le livre *L'écriture est comme un couteau*, Annie Ernaux mentionne qu'elle a découvert la honte et l'humiliation à cause de sa

classe sociale, à travers la fréquentation de l'école privée. Elle a ressenti la différence entre les élèves « les différences qu'on ne relie pas, d'abord, à l'origine sociale explicitement, à l'argent et à la culture dont disposent les parents, et qu'on vit sur le mode de l'indignité personnelle, de l'infériorité et de la solitude » (Ernaux, 2003, p. 63). Selon Ernaux, la réussite scolaire pour une personne issue de la classe sociale inférieure est comme une chance précaire, bizarre, une espèce d'anomalie et pas une victoire, parce que nous sommes dans un monde qui n'appartient pas à la classe dominée. Ce sont là des réalités de la **lutte** des classes. Ce que Bourdieu indique en termes de « l'excès de mémoire du stigmatisé », pour évoquer une mémoire indélébile, Annie Ernaux s'en rappelle puisqu'elle « l'[a] pour toujours. C'est elle qui est à l'œuvre dans [s]on regard sur les gens » (Ernaux, 2003, p. 45).

Le transfuge social représente donc pour Annie Ernaux l'éloignement par rapport au monde dominé auquel appartiennent ses parents : « Les deux parents, père et mère, sont mis dans la perspective du déterminisme social constitué au cours de l'Histoire et représentent les dominés stéréotypés » (Litviničiene, 2007, p. 165). C'est ainsi qu'« Ernaux nous dévoile d'abord les conséquences de la génétique sociale subies par ses parents qu'ils porteront tout au long de leurs vies comme les stigmates indélébiles » (Litviničiene, 2007, p. 165), puis son parcours à elle vers le changement de la classe sociale.

Annie Ernaux a dessiné les conditions difficiles de ses grands-parents à travers le tableau typique de la vie des pauvres au XIXe siècle. Elle a expliqué, dans une interview télévisée en 1984, que ses grands-parents étaient « des gens extrêmement pauvres » (Ernaux, 1984). Son grand-père illettré a dû travailler dans les fermes, pour devenir ensuite ouvrier dans une usine, jusqu'à peu près ses quarante

ans. Il a tout fait pour pouvoir fournir à sa famille la satisfaction des besoins de la première nécessité. Mais ses efforts pour la survie, la menace persistante de la famine, et le combat pour la nécessité primaire, comme la nourriture, nous rappellent le monde des animaux. D'après les idées de Bourdieu, la pauvreté économique détermine aussi la pauvreté culturelle, ce qui incite Ernaux à définir ainsi le caractère du grand père: « [La] méchanceté était son ressort vital, sa force pour résister à la misère et croire qu'il était un homme » (Ernaux, 1983, p.58).

2.4. La violence symbolique :

La violence symbolique, contrairement à la violence physique, qui se présente sous forme d'atteinte corporelle et immédiatement perceptible, demeure invisible. La violence symbolique « s'intègre aux structures cognitives et s'exerce avec la complicité des victimes » (Landry, 2006, p. 85). Elle « s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut pas ne pas accorder au dominant (donc à la domination), lorsqu'il ne dispose [...] que d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui et qui [...] font apparaître cette relation comme naturelle » (Bourdieu, 1998, p. 41). Les différentes facettes de la violence symbolique sont illustrées à merveille dans les romans d'Annie Ernaux, qui s'engage à la dénoncer bien fort. D'après Gisèle Sapiro, la démarche même d'écriture chez Annie Ernaux apparaît comme « une mise à nu des mécanismes de la violence symbolique par un travail quasi ethnographique qui prend pour matériau la mémoire ou l'observation de situation vécues » (Sapiro, 2022, p. 244).

Pierre Bourdieu en évoquant la violence symbolique dans son aspect sexuel indique que cette forme de violence « a pour effet de [...] placer [les femmes] dans un état permanent d'insécurité corporelle ou, mieux, de dépendance symbolique : elles existent

d'abord par et pour le regard des autres, c'est-à-dire en tant qu'objets accueillants, attrayants, disponibles » (Bourdieu, 1998, p. 73). Et Annie Ernaux illustre la même idée en décrivant une situation incommode pour une fille pourtant assez jeune dans son roman *La Femme gelée* : « Tous les hommes s'intéressent aux filles « girondes », à leurs cuisses quand elles sont en short. Claudine passe dans la rue, les ouvriers sifflent sur les échafaudages et elle n'a que deux ans de plus que moi » (Ernaux, 1981, p. 62). La violence symbolique dans les rapports de genre fait qu'on « [...] assigne aux femmes leur statut social d'objets d'échange définis conformément aux intérêts masculins » (Bourdieu, 1998, p. 49). Une telle vision transforme la femme en « objet évaluable et interchangeable, circulant entre les hommes au même titre qu'une monnaie » (Bourdieu, 1998, p. 49). La narratrice du roman ernausien, en dévoilant la manière dont les garçons essaient de s'approprier les « petites jeunes filles effarouchées, petites chattes méfiantes » (Ernaux, 1981, p. 85), indique avec un ton ironique que « C'était sans doute normal que les hommes parlent ainsi aux filles » (Ernaux, 1981, p. 85). Et encore lorsqu'une fille se laisse « s'approprier » et fréquente plusieurs garçons, elle est sévèrement humiliée : « si tu veux pas qu'on te traite ainsi, faut pas te considérer comme un objet qui change de mains » (Ernaux, 1977, p. 119).

Là où Bourdieu souligne que la domination et la violence sont « le produit d'un travail incessant (donc historique) de reproduction auquel contribuent des agents singuliers (dont les hommes, avec des armes comme la violence physique et la violence symbolique) » (Bourdieu, 1998, p. 40), la narratrice de *La Femme gelée* n'hésite pas à remarquer que « presque tous les malheurs des femmes viennent par les hommes » (Ernaux, 1981, p. 33). La violence symbolique se sent même dans les jeux enfantins, même lorsque filles et garçons

sont ensemble et feignent d'être égaux sur le champ de jeu : « Je me mêle aux cousins et aux enfants de la rue et je ne comprends pas : les garçons nous laissent de côté, nous les filles. Ils se battent entre eux, ils se roulent dans les copeaux de bois de la cour de l'usine et nous on les regarde. Alors je les attaque, je chatouille, je mords mais ils ne se décident jamais à vraiment jouer » (Ernaux, 1981, p. 37). C'est pourquoi, selon Bourdieu cette forme de violence « par laquelle les femmes sont niées » (Bourdieu, 1998, p. 39) resterait « invariante et éternelle » (Bourdieu, 1998, p. 10).

Ce qui est très important c'est qu'Annie Ernaux a vécu personnellement divers enjeux, parmi lesquels le déclassement social et les désajustements des styles de vie, la honte sociale intériorisée, ainsi que la violence symbolique des hiérarchies scolaires et la domination masculine ; tout ceci lui a permis de « mettre de la pensée sur des sentiments, des impressions, un immense 'refoulé social' » (Dubois et al., 2005, p. 343). Car comme l'a bien précisé Pierre Bourdieu, « Il y a des formes plus ou moins subtiles de racisme social qui ne peuvent pas ne pas éveiller une certaine forme de lucidité; le fait d'être constamment rappelé à son étrangeté incite à percevoir des choses que d'autres peuvent ne pas voir ou sentir » (Bourdieu, 1992, p. 177). Si elle insiste sur la véracité des théories de Bourdieu à propos des couches sociales dominées ou dominantes, c'est parce qu'elle l'a ressentie de manière profonde ; ceci est d'une certaine manière garantie par ses expériences vécues : « on ne peut, par exemple, refuser la réalité de la violence symbolique lorsque, soi et ses proches, on l'a subie ». (Ernaux, 2002, *Le Monde*).

Conclusion :

La sociologie vise généralement à comprendre et à expliquer les phénomènes sociaux de manière systématique, et souvent avec l'intention de contribuer à une connaissance scientifique ; tandis que

la littérature cherche à exprimer et à évoquer l'expérience humaine, souvent de manière plus subjective et artistique.

La création littéraire ernausienne, surtout en utilisant le genre romanesque comme véhicule, permet au lecteur de se plonger dans l'expérience subjective des personnages, déchirés par les inégalités et leurs conséquences violentes, offrant ainsi de riches perspectives sur la société. Cela crée un dialogue entre l'individu et le collectif, entre l'expérience personnelle et les forces sociales. Son œuvre prouve que la littérature fait de la sociologie, consciemment ou inconsciemment, et ceci revient à abolir a priori la frontière entre connaissance scientifique et connaissance spontanée ou ordinaire du monde social.

La résonance des concepts sociologiques dans l'œuvre d'Annie Ernaux offre une perspective nouvelle et significative, car ses écrits ne se limitent pas à de simples descriptions des inégalités entre classes sociales ; ils constituent également une réflexion approfondie sur les relations humaines, les mécanismes de pouvoir, et les effets de discrimination, qui sont des thématiques développées auparavant dans les théories sociologiques de Pierre Bourdieu. On peut ainsi détecter un lien profond, manifeste sous forme d'une riche intertextualité, entre l'écriture d'Ernaux et la sociologie de Pierre Bourdieu. L'écriture ernausienne explore les logiques de domination et les déplacements dans l'espace social, récurrentes dans les idées de Pierre Bourdieu. Pour Ernaux, l'écriture est une arme, et la honte sociale est un sujet central. En effet, Ernaux a puisé dans la sociologie critique de Bourdieu pour objectiver son expérience de dominée et analyser sa propre position dans la société.

Chez Ernaux, le moteur de l'écriture réside principalement dans sa situation sociale et les événements qu'elle a vécus, c'est ce qui l'exhorte à adopter une approche particulière dans son œuvre. Plutôt que de raconter des événements et d'en extrapoler la signification

pour sa vie, elle choisit des moments spécifiques de sa propre existence, tels qu'une relation amoureuse, un avortement ou une scène de violence domestique, les projette sur ses personnages, et les décrit dans une prose épurée, sans lyrisme, sans discussion sur leurs conséquences sur son développement personnel, mais sur leur origine sociale. La voix énonciatrice dans les œuvres d'Ernaux fait savoir sans ambages combien la rupture biographique, le désajustement social et la réparation d'une trahison, celle de « transfuge de classe », motivent le récit littéraire, devenu illustration des concepts sociologiques. Ce travail d'illustration qui se manifeste par la création des images touchantes, des interactions compréhensibles entre personnages romanesques auxquels on peut s'identifier facilement, des défis et duels dans lesquels le lecteur peut reconnaître son quotidien, aboutit à une mise en cohérence des problématiques et enjeux sociaux, simplifiant et vulgarisant l'explication des théories scientifiques pour un large public, qui n'est pas forcément instruit en matière spécifique de sociologie.

Bibliographie :

- Bonnewitz, P. (1998), *Premières leçons sur La sociologie de Pierre Bourdieu*, Paris, PUF.
- Bourdieu, P. (1979), *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- (1987), *Choses dites*, Paris, Minuit.
- (1991), « L'ordre des choses », *Actes de la recherche en sciences sociales*, (90) 5, pp. 7-19.
- (1992), *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil.
- (1993), *The field of cultural production*, New York, Columbia University Press.

- (1994), *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil.
- (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil.
- (1998), *La domination masculine*, Paris, Le Seuil.
- (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir.
- Charpentier, I. (2005), « La Littérature est une arme de combat... », Entretien avec Annie Ernaux, in Mauger, G. (éd.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Paris, Éditions du Croquant, pp. 159-175.
- Charpentier, I. (2006), « “Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire...” », *CONTEXTES* [En ligne], 1 | 2006, URL : <http://journals.openedition.org/contextes/74> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.74>
- Dubois, J et Durand, P. et Winkin, Y. (2005), *Le Symbolique et le social, La réception internationale de Pierre Bourdieu*, Liège, Presses universitaires de Liège.
- Ernaux, A. (1977), *Ce qu'ils disent ou rien*, Paris, Gallimard.
- (1981), *La Femme gelée*, Paris, Gallimard.
- (1983), *La Place*, Paris, Gallimard.
- (1984), « Il n'y a pas des gens simples... », Interview télévisée, *Ina Culture*, 10.09.1984, <https://www.youtube.com/watch?v=V-qAyd0QyR8>
- (2002), « Bourdieu : le chagrin », *Le Monde*, 05.02.2002, www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux_261466_1819218.html
- (2003), *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock.
- (2022), « Annie Ernaux : Nous percevons le politique à travers le social », Entretien avec Alexandre Gefen, *CNRS Le Journal*, 06.10.2022, <https://lejournel.cnrs.fr/articles/annie-ernaux-nous-percevons-le-politique-a-travers-le-social>

- Kianidoust, M. (2019), « L'Étude du complexe d'infériorité dans l'œuvre d'Annie Ernaux », *Revue des études de la langue française*, (11) 2, pp. 155-166.
- Landry, J.-M. (2006), « La violence symbolique chez Bourdieu », *Aspects sociologiques*, (13)1, pp. 85-92.
- Litvinašienė, I. (2007), « Les aspects sociologiques dans l'œuvre d'Annie Ernaux », *Literatura*, 49 (5), pp. 164-171.
- Marx, K. et Engels, F. (1976), *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales.
- Mauger, G. (2015), « Domination », *Le lexique socius*, <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/154-domination>
- Meizoz, J. (2012), « Annie Ernaux : posture de l'auteure en sociologue », in Soulet, M.-H. et al. (dir), *Annie Ernaux. Se mettre en gage pour dire le monde*, Genève, MétisPresses, pp. 27-44.
- Messu, M. (2012), « Explication sociologique et domination sociale », *Sociologies*, <http://journals.openedition.org/sociologies/4198>
- Rafati, M., & Mohammadi, Y. (2019). « *Les Armoires vides* et *L'Événement* de Annie Ernaux: Étude sociologique du héros problématique ». *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, 14(28), pp. 126-145.
- Sadrzadeh, M., & Motamedi, L. (2007). « Le roman familial et la reconstruction identitaire chez Annie Ernaux », *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, 3(5), pp. 93-108.
- Sapiro, G. (2022), « Une ethnographie de la violence symbolique », in Fort, P.-L. (dir.), *Cahiers de l'Herne*, Paris, L'Herne, pp. 244-247.
- Thumerel, F. (2002), *Le Champ littéraire français au XX siècle*, Paris, Armand Colin.
- Tondeur, C.-L. (1996), *Annie Ernaux ou L'exil intérieur*, Paris, Rodopi.
- Weber, M. (1971), *Économie et Société*, Paris, Plon.